

JOS LE DOARÉ

1898 - 1948

CINQUANTE ANS

D'ACTIVITÉS

DU

PATRONAGE

DE

CHATEAULIN



I

Cinquante ans d'histoire au Patronage Jeanne d'Arc

Ceux qui connurent, il y a cinquante ans, les premiers débuts du patronage de Châteaulin en ont gardé un souvenir inoubliable. Cette œuvre de jeunesse dont les activités nous paraîtraient aujourd'hui bien modestes, était alors une nouveauté et pouvait être considérée comme très audacieuse à cette époque.

Il est curieux de constater cependant que les buts essentiels de l'œuvre tels qu'on les envisage encore aujourd'hui étaient nettement définis dès ce moment. Ils répondaient, il est vrai aux préoccupations qui se faisaient sentir vers la fin du XIX^e siècle, par suite du développement du machinisme et de la grande industrie. Les premiers pionniers des œuvres sociales catholiques : Timon David, Albert de Mun, le Père Hello s'en étaient déjà inquiétés et avaient fondé, une trentaine d'années auparavant, les premiers patronages et les premiers cercles de jeunes ouvriers.

Si le patronage ne parut pas aussi indispensable, à Châteaulin, dès le début, il n'en prouvait pas moins son utilité et devenait bien vite une œuvre vivante qui allait évoluer avec le temps et s'adapter aux exigences du moment.

Aujourd'hui à Châteaulin comme ailleurs, ses formes se sont modifiées, ses méthodes d'action se sont changées : Sur le vieux tronc du patronage, dont quelques rameaux ont gardé la physionomie des jeunes pousses du début, sont venues se greffer les formes les plus modernes des mouvements spécialisés JOC, JAC, Scoutisme, Colonies de vacance. Mais l'idéal est demeuré exactement le même : Faire des hommes qui soient en même temps d'excellents chrétiens et qui se rapprocheront d'autant plus de la perfection humaine qu'ils seront plus chrétiens dans leurs jugements et dans leurs activités.

« Le rayonnement des vies ainsi conduites, l'attraction qu'elles exercent sur les autres vies, l'entraînement auxquels elles les soumettent, ont été les grandes forces qui ont propagé l'Evangile. »

Il n'est pas sans intérêt, après cinquante ans d'expérience, de voir sous quelle forme cet idéal a été mis en pratique au patronage de Châteaulin et quels ont été les moyens employés pour le développer chez les jeunes.

Ce sera le but de ces quelques notes historiques pour lesquelles les rapides comptes rendus du bulletin paroissial de Châteaulin ont été plusieurs fois utilisés.

DES SUITES D'UNE CHORALE.

Un vicaire de Châteaulin actif et dévoué, *M. Normant*, décidait en 1894 pour donner plus d'éclat à la messe de minuit cette année là, de recruter quelques jeunes chanteurs parmi les ouvriers de la ville. Ceux-ci amenant des amis, le groupe formait bientôt une chorale de 50 exécutants. *M. Gentric*, musicien de talent dont la compétence fut bien vite appréciée, acceptait d'apporter son concours pour diriger ce chœur de jeunes débutants.

Et c'est ainsi qu'en cette année 1894, la messe de minuit se déroulait à Châteaulin, en la nouvelle église Saint-Idunet, avec un éclat inaccoutumé.

Mais pour ces jeunes, qui déjà l'année suivante étaient plus de 80, les répétitions de chants devenaient une occasion, attendue avec impatience, de se retrouver entre amis. Ces jeunes chanteurs unis par les liens de la plus franche amitié et animés d'un idéal commun allait devenir, en quelque sorte, les premiers éléments du patronage de Châteaulin.

Mais le vénérable curé *M. Quéré*, homme prudent et sage, hésitait à autoriser cette nouveauté qui lui paraissait devoir révolutionner les vieilles coutumes paroissiales auxquelles il demeurait très attaché. C'est pourquoi *M. Normant*, malgré son vif désir, ne put tout de suite mettre en exécution ce projet qui le tentait et dont il avait pu apprécier les résultats à Quimper, Quimperlé, Brest et Morlaix ainsi que dans quelques autres communes où des patronages déjà établis fonctionnaient admirablement bien.

M. Gentric, dont le dévouement et la compétence avait été si appréciées par la chorale, prit alors, comme laïc, l'initiative de fonder cette œuvre nouvelle, encouragé par les deux vicaires et l'aumônier des frères *M. l'abbé Bohec*.

Le 21 Septembre 1895 il lançait aux jeunes un appel qui parût dans le *Bas-Breton*. Il précisait en même temps les buts essentiels de l'œuvre nouvelle :

« Le patronage disait-il, œuvre de préservation du corps, doit être avant tout le gardien fidèle de l'âme. Si l'élément religieux ne constitue pas la pierre angulaire de l'édifice, cette institution ne peut avoir que des bases d'argile et des effets de peu de durée. »

Il est permis de croire, à cinquante ans d'intervalle, que *M. Gentric* avait vu juste, car les buts qu'il définissait si clairement

à cette époque, restent toujours aussi valables aujourd'hui.

Et ne pourrait-on pas de nos jours répéter ces mêmes phrases qu'il écrivait alors :

« Cultiver le sentiment chrétien, développer dans les cœurs la notion de l'amour des devoirs religieux qui en découlent, tenir en éveil les généreuses ardeurs du patriotisme, inculquer le respect de la famille et le souci de sa dignité ; voilà ce que doit être le patronage et sa raison d'être... »

AU QUARTIER DU PONT-NEUF.

Deux ans plus tard, *M. Quéré* acceptait tout de même de se rendre compte de l'intérêt de l'œuvre nouvelle et, sur les instances de ses vicaires, donnait finalement son assentiment à cette fondation.

Une souscription aussitôt ouverte atteignait la somme assez importante pour cette époque de 1600 fr. Sur un terrain, acheté dans le quartier du Pont-Neuf, on entreprenait la construction du patronage Jeanne-d'Arc qui, avec sa vaste cour, son préau, sa bibliothèque et sa grande salle, allait être plusieurs années durant, le foyer de vie spirituelle des jeunes gens de Châteaulin.

Mais par prudence le bâtiment avait été construit de telle sorte qu'en cas d'échec, il put se transformer en maison de rapport.

M. Caroff, succédant comme vicaire à *M. Normant*, devenait à ce moment le directeur spirituel de l'œuvre dont *M. Gentric* demeurait le très actif président.

L'inauguration solennelle fut faite le Dimanche 22 Novembre 1897 par *Monseigneur Valteau*, évêque de Quimper, sollicité par le comité de direction. Dans la salle du patronage, décorée de grandes guirlandes de fleurs et de drapeaux, une tribune provisoire fut dressée pour les jeunes patronnés. Monseigneur, revêtu des ornements sacrés procéda lui-même à la bénédiction liturgique, puis reçut aimablement les compliments qu'un jeune châteaulinois lui adressait au nom de tous.

Avec son éloquence habituelle, *M. Gentric* prononça alors un magnifique discours, faisant appel, en terminant à la fidélité des premiers patronnés :

« Tous vous voudrez continuer à cette œuvre l'attachement que vous lui portez déjà si vivement ; tous vous avez au cœur le désir de concourir au bien commun du patronage Jeanne d'Arc et d'assurer dans la plus large mesure le succès de nos efforts... »

Un concert, donné par des jeunes gens des patronages de Quimper et de Brest, terminait cette belle fête.

Au soir de ce beau jour M. Quéré, très ému, pouvait dire :
« Je donnerai dix ans de ma vie pour l'œuvre inaugurée aujourd'hui. Jusqu'ici la religion perdait toute action sur les jeunes gens après le catéchisme ; désormais j'espère les conserver à Dieu ! »

LE SILLON.

Mais bientôt le patronage changeait de direction : *M. du Cleuziou* succédait, comme président de l'œuvre, à *M. René Gentric* obligé par sa situation, de quitter Châteaulin.

M. du Cleuziou devait rester plus de vingt ans, malgré sa surdité, le plus fidèle, le plus dévoué et en même temps le plus humble collaborateur du patronage. Ne l'avons nous pas vu balayer parfois, lui-même la salle des fêtes du patro après une séance récréative ?

Vers la même époque, *M. l'abbé Boulic*, ce « grand » vicaire dont le sourire savait déridier les plus moroses, devenait à son tour le Directeur-Aumônier de l'œuvre.

Mais tandis que se déroulaient normalement les activités régulières du patronage : réunions, jeux, pièces de théâtre et musique, un changement important allait se produire au début de 1906, dans l'esprit des jeunes patronnés.

Les idées du *Sillon* étaient à ce moment en pleine vogue et la plupart des jeunes gens du patronage ne pouvaient rester indifférents à cet idéal de démocratie et de socialisme chrétien - M. R. P. avant la lettre - pour lequel tant de jeunes catholiques s'enthousiasmèrent à la suite de l'appel de Marc Sangnier en 1899.

Un jeune et brillant avocat de Morlaix *M. Daniel Le Hire* vint dans la salle du patronage de Châteaulin faire connaître les idées nouvelles et préciser l'esprit du mouvement sillonniste :

— « Que faut-il pour être sillonniste ? Deux choses : être catholique dans toute la force de l'expression, et être démocrate. »

A la fin de sa conférence, *M. du Cleuziou* pouvait dire à l'orateur :

— « Mon cher ami, vous avez trouvé la bonne voie, continuez, et le succès couronnera vos efforts. »

Encouragés également par *M. Boulic*, douze jeunes de Châteaulin - les douze apôtres, - s'inscrivirent de suite formant le premier noyau de la « Jeune Garde » à Châteaulin.

Hélas quelques années plus tard, le Vatican, jugeant le mouvement sillonniste entaché de « modernisme social » estimait devoir le condamner.

A Châteaulin, comme ailleurs, les ardents propagandistes se soumièrent bien humblement aux décisions de Rome.

LE NOUVEAU PATRONAGE.

Tandis que s'achevait à peine la lamentable exécution des lois scélérates du petit père Combes qui dépouillaient, à Châteaulin, comme ailleurs, le clergé des biens de l'église, le patronage, dont les activités demeuraient toujours très grandes allait se déplacer.

Délaissant les locaux du Pont-Neuf trop éloignés de la ville, le comité du patronage faisait construire rue de la Plaine un nouveau bâtiment où l'œuvre allait s'abriter pendant une trentaine d'années.

L'inauguration eut lieu en Novembre 1908, le jour de la Sainte-Cécile, en présence d'un millier de personnes entassées tant bien que mal dans les six cents places disponibles.

Monsieur le Chanoine *Le Roy* curé de Châteaulin procéda à la bénédiction des nouveaux bâtiments, puis il bénit aussi la salle de lecture populaire et la salle des œuvres de l'ancien presbytère.

Les musiciens de Sainte-Cécile, qui fêtaient ce jour là leur sainte patronne firent entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire. Les acteurs inaugurèrent le nouveau théâtre avec une pièce militaire et religieuse : *M. l'Aumônier*. Quelques saynètes comiques déridèrent l'assistance et un poète en herbe donna un compliment à la suite d'un charmant tableau représentant Saint Guénolé et Saint Idunet au pied de Banine :

Père et Pasteur aimé la vision s'achève :

Nos moines ont passé !.. mais leur aimable rêve

Enfants de Châteaulin, héritiers de Gradlon

Nous vivons leur beau rêve en notre beau vallon.

Père n'avez-vous pas, au pied de la Banine

Que hantèrent jadis les moines et l'hermine

Père n'avez-vous pas ouvert à nos courages

L'un de ces toits si bien dénommés patronages !..

Ce n'était peut-être pas de la haute littérature, mais cette adaptation était touchante et on applaudit longuement le compliment adressé au pasteur de la paroisse.

DANS LA TOURMENTE.

Nul ne prévoyait alors les aventures par lesquelles passeraient ce patronage jusqu'à cette nuit de Décembre ou trente ans plus tard un incendie venait réduire à l'état de décombres les bâtiments de la rue de la Plaine.

A *M. Boulic* avaient succédé, comme directeur de l'œuvre, *M. Huiban* d'abord puis *M. Le Lay*. Celui-ci, en ce mois d'Août 1914 devait sonner le tocsin pour la mobilisation générale, en

même temps qu'il fermait les portes du patronage, pour une période qu'on eut illusion de croire très courte.

En fait, quatre longues années de guerre arrêtaient l'essor de l'œuvre. 41 jeunes patronnés étaient appelés sous les drapeaux ainsi que leur directeur. 10 d'entre-eux tombaient glorieusement au champ d'honneur. L'œuvre payait ainsi sa part du lourd tribut qu'exigeait la défense de la patrie. Les bâtiments eux-mêmes, mobilisés pour la durée de la guerre, servaient durant les hostilités de caserne pour les jeunes recrues. Il était difficile dans ces conditions de continuer à s'occuper des jeunes garçons dont aucun prêtre ne pouvait assumer alors la direction.

LES COQUELICOTS.

Tout était donc à refaire, quand *M. l'abbé Le Corre* fut nommé à Châteaulin et voulut reprendre en main l'œuvre abandonnée depuis près de cinq ans. *M. Raison du Cleuziou*, toujours vaillant, malgré son âge, apporta une fois de plus un concours généreux, en reprenant la présidence du patronage avec le même dévouement et la même simplicité.

Quelques anciens acceptèrent de collaborer à la renaissance de l'œuvre en mettant leur compétence ou leur talent au service des jeunes :

M. Corcuff prit la patience de former ces jeunes et joyeux fifres qui durant plusieurs années au cours des fêtes ou des processions égayèrent la ville de leur jolie musique. *MM. Gouar* et *Pennarun* furent un certain temps les moniteurs de gymnastique tandis que *Louis Hascoël* devait rester à travers les âges le dévoué chef de fanfare, initiant les jeunes aux secrets des clairons et des trompettes.

Ce fut une belle époque. Et le patronage de nouveau en plein essor allait se distinguer sous le nom que lui avait donné *l'abbé Le Corre* : « Les Coquelicots. »

Participant à cette époque aux grands concours de Lorient et de Brest la société sportive *les Coquelicots de Châteaulin* qui venait de se fonder en 1920 se fit bientôt remarquer par son costume blanc de gymnaste que barrait une ceinture bleu de roi, mais surtout par ce béret rouge écarlate qui justifiait si bien leur nouveau nom.

C'était une joie pour les yeux quand les jolis bérets rouges, précédés des fifres, des trompettes et des tambours, défilaient en ordre impeccable, égayant les rues de Châteaulin de leur pas cadencé ou du pas solennel de procession, les jours de Fête-Dieu.

Bientôt le champ de Banine leur permettait, pour leur entraînement, d'évoluer plus aisément que dans la cour trop étroite du patronage qui avait connu leurs premiers débuts.

BANINE.

Le terrain de Banine avait été loué, par l'abbé Jadé, à *M. Le Doaré* père en 1930. C'était, à proximité de la ville, un terrain de sports idéal pour le patronage.

On se rendait facilement à ce terrain de Prat-Guivarc'h que domine la masse imposante du mont Banine et à proximité duquel coule la rivière avec de magnifiques plans d'eau de natation. Par une promenade agréable sous les grands platanes de l'avenue de Quimper, on rejoignait en quelques minutes ce terrain de sports dont l'entrée s'ornait d'un beau portail.

Les barres fixes, les barres parallèles du préau ainsi que le pas de géant et tous les agrès avaient bien vite émigré du patro vers le nouveau terrain de sports. Bientôt le directeur du patronage y faisait construire un vaste hangar métallique qui servirait de vestiaires.

Dès lors, sur ce terrain, se déroulèrent les grandes fêtes de plein air, les kermesses, les fêtes de jeux, les feux de Saint-Jean, puis, plus tard, les feux de camp que donnaient les scouts du groupe Amiral Cosmao. La fête du centenaire des écoles libres et enfin le grand concours de gymnastique départemental qui devait avoir lieu en 1933 connurent le succès sur ce champ sympathique de Banine.

L'INCENDIE.

Cependant la salle du patronage de la rue de la Plaine se transformait peu à peu. Les murs nus et sales se recouvraient de peinture. L'abbé Le Gac, chargé quelque temps du cinéma, avait fait cacher, sous des lambris vernissés, les vieilles poutres poussiéreuses. Plus tard l'abbé Jadé, après avoir fait l'acquisition de fauteuils modernes, se débarrassait des banquettes de bois dont le patro de Pont-de-Buis fut bien content d'hériter.

Ces chers vieux bancs pendant longtemps avaient servi de sièges au patronage. Quelques-uns rembourrés de cuir servaient de « premières » toujours occupées traditionnellement par la bourgeoisie châteaulinoise (de nos jours ces distinctions sociales ont bien disparu !) (1)

(1) En relevant ce détail, comme caractéristique d'une époque révolue, nous devons ajouter combien fut précieux pour les directeurs du patronage, le concours apporté par ces personnes si dévouées que l'on appelait alors les *dames d'œuvre*.

Aujourd'hui sous une autre forme, mais avec non moins de dévouement, d'autres personnes, qui nous en voudraient de les citer, apportent à la marche de l'œuvre un concours humble, effacé, désintéressé mais combien précieux pourtant.

Dans la cour on avait construit un appentis qui servait à la fois de bureau du directeur et, dans sa partie supérieure, de vestiaire, salle de jeux et salle de lecture.

Ce fut là qu'un soir de décembre 1937, pour des raisons encore mal éclaircies, des flammes s'élevèrent un peu avant minuit. Quand Pierre Divers, l'un des premiers à s'en apercevoir, se précipita sur les lieux suivi peu après de l'abbé Le Gac, il était trop tard : une épaisse fumée remplissait la salle et le feu prenait rapidement des proportions considérables. La scène commençait à flamber avec ses vieux décors et les plus récents qui venaient d'être peints depuis peu. Bientôt l'incendie se communiquant à la salle, trouvait dans les lambris vernissés un combustible de choix. En moins de sept minutes, s'il faut en croire un témoin, le feu avait envahi la salle d'un bout à l'autre. La toiture ne tardait pas de s'effondrer et quand les pompiers arrivèrent sur les lieux du sinistre, le patronage n'était plus qu'un immense brasier. Il ne restait qu'à noyer les décombres et à protéger les immeubles voisins.

On sauva de l'incendie tout ce que l'on put : des papiers et des objets sans valeur ; mais dans l'affolement on avait oublié le principal : le glorieux drapeau qui avait défilé tant de fois à l'occasion des fêtes et des concours et... la caisse !

UN NOUVEAU PATRO.

L'abbé Jadé revenu le lendemain, ne retrouvait hélas, de son vieux patronage, que des décombres encore fumants !

S'il fut affecté de ce désastre, il n'était pas homme à désespérer pour autant. Il fallait reconstruire. Mais il fallait reconstruire bien mieux qu'avant. On pouvait transposer la chanson du « Vieux Chalet » :

L'abbé d'un cœur vaillant
L'a reconstruit plus beau qu'avant
Là-bas près de la Plaine
Est un nouveau patro !

M. le Curé Moré, craignant des dépenses trop fortes, hésitait à voir grand. Un comité d'amis du patronage se forma alors pour prendre la responsabilité de la reconstruction. On fit appel à un architecte. Le plan établi, les bâtiments sortaient de terre quelques mois plus tard, vastes, solides, pratiques et modernes. En mai 1938, Monseigneur Duparc était venu lui-même bénir la première pierre. Mais le jeune architecte, ne voulant pas se servir des murs calcinés qu'il estimait peu solides, refusa d'engager sa responsabilité dans la nouvelle construction. Refaire ces murs augmentait considérablement les frais. M. Cornec, fort de sa grande expérience du bâtiment, prit sur lui de conti-

nuer les travaux. L'avenir devait prouver combien il avait eu raison en l'occurrence.

10 ANS APRÈS.

Deux années s'étaient à peine écoulées que le beau bâtiment neuf devait fermer ses portes : la guerre venait d'éclater et une fois de plus les services de l'armée réquisitionnaient le patro pour y loger les ouvriers de la poudrerie. Quelques mois encore et les Allemands en prenaient hélas possession à leur tour, pour le transformer finalement en... buanderie ! A la libération les salles étaient devenues une prison pour des gens estimés suspects ou simplement en prévention.

Mais le patronage, assez rapidement, reprit sa destination primitive, après un sérieux nettoyage et quelques réfections indispensables.

Depuis lors, chaque semaine, un public nombreux vient y voir les beaux spectacles de l'écran et chaque soir les jeunes fréquentent assidûment les salles du premier étage remises en état et même décorées de fresques modernes ! Les œuvres actuelles : J.O.C., J.A.C., Scouts, y fraternisent avec les sections déjà anciennes de foot-ball, de musique, de jeux, d'étude et de théâtre.

Les anciens eux-mêmes, groupés en mouvement d'action catholique, y trouvent encore refuge de temps à autre pour leurs réunions. Mais chaque jour les portes restent grandes ouvertes à tous et le directeur reçoit, toujours avec le même sourire accueillant, ceux qui viennent y chercher le repos, la distraction ou la formation.

II. — Activités

Après avoir passé en revue l'histoire du patronage résumée en ces quatre dates importantes :

- 1897 - Fondation de l'œuvre,
- 1908 - Bénédiction du nouveau patronage,
- 1937 - Incendie,
- 1938 - Bénédiction de la première pierre des bâtiments actuels,

il peut être intéressant de rappeler ici quelques-unes des activités les plus marquantes de cette œuvre qui a laissé d'inoubliables souvenirs à tant de jeunes.

MUSIQUE.

Le patronage avait été à l'origine, comme nous l'avons vu, une simple réunion de jeunes désireux de consacrer leurs loisirs

à la musique ou au chant. Il était tout naturel qu'une grande part des activités fut, dès le début, orientée vers l'art musical, sous la direction du président fondateur M. René Gentric, lui-même excellent musicien.

Le comité de direction, où se trouvaient Charles Pichon, François Louët, Aimé Corcuff, Victor Pichon et Pierre Le Goff, avait pleinement approuvé cette orientation. Il fut décidé que les cours de solfège suivis de répétitions auraient lieu trois fois par semaine. Le règlement était sévère. Il était défendu expressément, de parler pendant l'exécution des morceaux ; de même que de jouer de son instrument entre les morceaux... sous peine d'une amende.

La musique de Sainte-Cécile.

Avec ce règlement rigoureux et sous la direction d'un chef d'orchestre aussi compétent et aussi dévoué *Les Amis de l'Union Philharmonique de Sainte-Cécile* qui venaient de se fonder devaient faire de rapides progrès, en se passionnant pour l'art musical.

Combien de fêtes furent agrémentées par la présence des musiciens de Sainte-Cécile. Combien de processions furent rehaussées par le concours de cette musique dont les accents religieux donnaient plus de solennité à ces fêtes liturgiques traditionnelles.

Après le départ de M. Gentric, M. Chartier, retraité de l'armée, consacra ses loisirs à diriger le groupe des fidèles musiciens. Mais bientôt Charles Pichon lui succédait. Peu après, l'abbé Huiban et l'abbé Gaonac'h en devenaient successivement les directeurs avec Alexis Guibert.

Que de bons souvenirs sont restés gravés dans la mémoire des anciens, telle par exemple cette grande fête à Quimper en 1908 où les musiciens de Sainte-Cécile dans leur beau costume rouzik de Châteaulin, se montraient supérieurs aux Paotred Ty-Mam-Doue et à bien d'autres musiques de la région.

Il serait amusant de parler aussi des musiciens : Edouard Mignon avec sa grosse caisse, Le Goff trombone, Louis Le Bris toujours distingué avec sa clarinette, Fanchic Louët qui traînait, avec le sourire, son imposante contre-basse saxo, Charles Pichon l'homme du piston mais surtout Michelik. Michelik Perrot le célèbre tambour qui, tour à tour acteur, machiniste chargé des décors du théâtre (je le révois encore fidèle à son poste près de la manivelle du rideau de théâtre !) et musicien par surcroît était l'homme précieux par excellence. Hélas ! gazé de guerre, ses années allaient être abrégées, et l'œuvre perdait en lui un de ses plus fidèles soutiens.

Quelle joie pour tous ces musiciens quand, chaque année, la fête de Jeanne d'Arc offrait l'occasion d'exécuter les plus brillants morceaux. Mais le clou de la fête était la soirée vénitienne sur l'Aulne. Tandis que les rues étaient illuminées et décorées de nombreux drapeaux, et que le clocher s'éclairait de multiples feux de bengale, sur la rivière une péniche, enguirlandée de lanternes vénitiennes et de feuillage artistiquement disposés, descendait lentement le courant ayant à son bord la musique de Sainte-Cécile au grand complet qui jouait les airs les plus variés et les plus harmonieux.

Heureux temps où il faisait bon vivre en écoutant la musique. On ne connaissait pas alors les tickets de pain, les emprunts forcés ni les bombes atomiques !

Écoutons plutôt le chroniqueur du bulletin paroissial :

« Les marches les plus brillantes, les harmonies les plus douces sont portées sur les flots jusqu'aux rangs les plus éloignés, la nuit est calme et pure, l'air est tiède, les familles au grand complet, avec les plus petits sur les bras de leur père et mère. Pas de cris, pas de remous brusques des foules ; c'est une promenade paisible, heureuse, qui berce les cœurs et élève vers Dieu... »

Hélas ! la guerre allait brutalement interrompre cette idylle, et la musique Sainte-Cécile n'y survivrait pas.

Les fifres.

La guerre terminée, quand l'abbé Le Corre reprit le patronage, il pensa tout de suite :

« Un patronage sans musique est vraiment triste ! »

Il eut aussitôt l'idée de créer une section de fifres en prenant les plus jeunes patronnés. M. Corcuff se chargea de la formation ingrate et difficile de ces jeunes garçons dont presque aucun ne connaissait la musique. Le résultat fut encourageant. Plusieurs années durant, les jeunes fifres défilèrent à travers la ville aussi bien pour les processions que pour les fêtes de Jeanne d'Arc et d'autres fêtes à l'occasion desquelles les morceaux de marche « Le Tonkinois » et quelques autres retentissaient joyeusement à travers les rues de la ville.

Hélas ! à la mort de M. Corcuff, aucun moniteur ne put continuer l'œuvre si bien commencée. Les musiciens, en grandissant abandonnèrent leur instrument et plusieurs quittant Châteaulin, les fifres se turent définitivement.

La clique.

Les clairons, accompagnés parfois de trompettes et même à certain moment de cors de chasse, eurent, par contre l'avantage

de garder leur moniteur Louis Hascoët. Fondés aussi dès le début des *Coquelicots*, ils participèrent à de nombreux concours de patronages et certains d'entre eux tels Jean Morvan et Pierre Divers remportèrent des premiers prix en individuels en particulier à Dinard et à Douarnenez.

Aujourd'hui, dans les grandes circonstances, les anciens reprennent encore avec plaisir leurs instruments. Verrons-nous des jeunes les imiter un jour ?

Les tambours accompagnaient la clique et il y eut aussi des virtuoses de la caisse claire. Germain Le Scaon fut sans doute l'un des plus habiles manieurs des baguettes légères.

SPORTS.

La première génération de patronnés aimait la musique et les jeux calmes. De nos jours les jeux plus violents sont en vogue. Il était naturel que la création des *Coquelicots* et leur affiliation à la F.G.S.P.F. orientât les activités physiques des jeunes vers les sports et l'athlétisme. Plusieurs sections sportives furent ainsi créées.

Foot-ball.

A tout seigneur tout honneur. Les partisans du ballon rond furent toujours très ardents et plusieurs devinrent même passionnés par l'attrait du jeu (n'est-ce pas André ?) Grâce au foot-ball d'ailleurs les activités du patronage purent continuer durant la guerre malgré les difficultés de l'occupation.

Il faut reconnaître aussi que de nombreux « supporters » mirent leur dévouement au service de cette section. Les Fortin, Forlay, Bodéan, Piriou, Le Nir, Heurté suivaient avec beaucoup d'intérêt les progrès des jeunes équipes.

Des matches célèbres dans les annales du patro telles par exemple ces rencontres épiques entre jeunes et anciens où l'on vit de respectables pères de famille reprendre pour quelques instants la culotte courte et shooter le ballon avec plus de conviction que de résultats sauf celui de suer à grosses gouttes et de revenir fourbus pour huit jours d'une partie pour laquelle l'entraînement faisait défaut.

Ils étaient pourtant ravis d'avoir, par cet exercice, retrouvé un peu de jeunesse !

Athlétisme.

Sans atteindre l'art consommé de certains patronages que des moniteurs chevronnés dirigent depuis des années, les *Coque-*

licots purent figurer aussi très honorablement en athlétisme lors des divers concours départementaux et régionaux. Jusqu'à la guerre cette section de gymnastique où se pratiquaient aussi bien les mouvements d'ensemble que les exercices de barre fixe, barres parallèles et même les pyramides, groupait une soixantaine de pupilles et une trentaine d'adultes qui s'exerçaient les soirs d'hiver au patronage et dès les premiers jours de printemps au terrain de Banine, sous la direction de Jean Brissieux et de Jean Morvan.

Parallèlement se poursuivait la formation physique rationnelle d'un grand nombre de patronnés. Les années qui précédèrent la guerre, plus de 200 jeunes passèrent le *Brevet Sportif Populaire* et plusieurs d'entre eux, au cours des sorties du patronage apprirent à nager.

En même temps les aînés poursuivaient la préparation militaire, dirigés le plus souvent par un sous-officier détaché par le centre d'éducation physique et de préparation militaire de Quimper.

Concours de Gymnastique.

Pendant de nombreuses années les *Coquelicots* prirent part à la plupart des concours de gymnastique de la F.G.S.P.F., depuis celui de Rosporden où ils figurèrent en... « pékin » !

Après les grands concours de Brest et de Lorient, dans les premiers temps des jeunes *Coquelicots*, ce fut la série des concours départementaux : Pont-l'Abbé, Landivisiau, Plouescat, St-Pol-de-Léon, Douarnenez et Tréboul. Enfin St-Brieuc et Dinard virent aussi défiler les joyeux bérets écarlates.

Au grand concours régional de Dinard, un premier prix de pyramides sans engins vint récompenser les efforts des jeunes athlètes châteaulinois.

P'tit Poulm grim pant avec souplesse le long de sa perche, s'installait triomphalement à 4 mètres de hauteur pour couronner la belle pyramide à trois étages des châteaulinois, qui se faisaient chaleureusement applaudir.

Mais désirant manifester, à Châteaulin même, la vitalité de l'œuvre et en même temps montrer l'activité des patronages catholiques, les directeurs des *Coquelicots* eurent l'idée, à deux reprises, d'organiser des fêtes d'ensemble.

En 1927, l'abbé Le Gall prenait l'initiative d'un festival de gymnastique qui groupait à Châteaulin plus de 200 patronnés.

Grand concours de Châteaulin.

Mais ce fut le 16 Juillet 1933, au grand concours et au festival de gymnastique et de musique qui réunissait sur le terrain de

Banine 33 sociétés groupant plus de 2.000 gymnastes, que les *Coquelicots* et les membres du comité d'organisation ainsi que les commissions, prouvèrent ce dont ils étaient capables.

Durant une belle journée ensoleillée, les exercices les plus variés se déroulèrent à Banine et, à travers les rues de la ville toutes pavoisées, les gymnastes, en groupes disciplinés, défilaient avec leurs moniteurs, tandis que les joyeux airs des musiques et des cliques se répandaient à travers les quais.

Cette belle journée fut un grand succès pour le patronage de Châteaulin qui avait assuré la responsabilité de cette fête et du concours officiel.

THÉÂTRE.

La section de théâtre avait été, dès les premiers jours du patronage, l'une des plus agissantes. Il ne se passait guère d'années où quelques pièces montées par les jeunes gens du patro ne vinrent distraire les amis du patronage heureux de retrouver leurs acteurs favoris (et en cet heureux temps, on pouvait encore assister à 3 heures de spectacle pour 3 sous !) Les pièces patriotiques étaient toujours assurées de plaire aux spectateurs, et l'on voit alors s'inscrire au répertoire : *Les Zouaves pontificaux de Palay* et *Chantepie* qui sera repris bien plus tard.

La Nuit rouge donné au patronage de la Plaine, peu après son inauguration, laissera aussi une impression considérable sur les spectateurs. Les Magué, les Dantec, les Michelik avaient à vrai dire des allures de vieux chouans ; mais les « Bleus » par contre, avec leurs barbes postiches, faisaient plutôt figure de joyeux soldats d'opérette !

En 1905, des personnes se déplacèrent de Pleyben et des environs pour assister au patronage à la *Fille de Roland*. Détail amusant : la pièce fut interrompue en son beau milieu car l'heure de la conférence du camarade Robic, avocat au barreau de Lorient, avait sonné ! — on était alors aux plus beaux jours du Sillon — et après les cris de « Vive Marc Sangnier » et « Vive le Sillon » la représentation continua jusqu'à sept heures du soir où se fit un troisième changement de décors : la salle se transformait alors en salle de banquet et le tout se termina par des toasts de circonstance et le chant de la « Jeune garde ».

Théâtre d'après-guerre.

Après la guerre de 14, on secoua la poussière des vieux décors et une équipe de tout jeunes, dont l'abbé Le Corre se fit lui-même l'impresario, monta à son tour sur les planches.

La nouvelle génération affronta les feux de la rampe avec quelques pièces à succès : *le Moulin du Chat qui fume*, *le Mystère de Kéravel*, *les Piastres Rouges*, mélodramatiques à souhait ; *la Voix du Mort*, de même style ; *le Poignard*, aussi pathétique et enfin *Yvonnik* qui fut un succès. Dans ce drame de la chouannerie, le jeune héros, J. Kernaléguen en la circonstance, devait, au moment le plus pathétique de la pièce, s'écrouler à terre, frappé à mort, d'un coup de fusil. Il tomba en effet, au moment voulu, avec toute l'attitude dramatique qui convenait, quand... un grand éclat de rire secoua l'assistance : le coup de fusil n'était pas parti !

Il y avait par ailleurs pourtant assez de comédies avec les *Deux bossus*, *les Napoléon monte en l'air* et autres vaudevilles.

Quelques années plus tard, une pièce allait marquer une fois de plus les jours fastes du patro : *Les Oberlés*, réalisé en grande partie grâce au concours des anciens, fut un succès incontestable. Fallait-il admirer davantage le jeu consommé des Jean-Marie Perrot et Mazé ou le brio et l'allant des jeunes vedettes Hervé Le Borgne, Pierre Divers ? Il serait difficile de l'établir.

On avait alors, dans l'équipe, des jeunes acteurs « spécialisés » : Hervé Le Borgne, remarquable dans les rôles de « Jeune Premier ». Pierre Divers à qui incombait généralement les rôles sinistres, quand il n'incarnait pas quelques personnages pince sans rire. Pierre Daniel et Jean Le Bris, aptent à tous les rôles. Germain, l'éternel comique, tour à tour larbin, soldat de 2^e classe ou paysan naïf. Quant à Roger Bodéan, c'était le factotum qui remplissait avec aisance de multiples fonctions, aussi bien acteur que foot-baller, fifre, gymnaste, moniteur d'athlétisme, secrétaire-dactylo ou même porte-drapeau. Prêt à toutes les fonctions, dévoué à toutes les tâches, il était l'un des plus précieux collaborateurs de l'œuvre.

Se réservant pour des services plus humbles, Paul Fortin se contentait d'être habituellement le chef des machinistes et, personnage important dans toutes pièces... le souffleur !

Parmi les séances qui furent données par cette équipe on pourrait noter *le Combat des Trente*, une réédition de *Chantepie* et *les Piastres Rouges* où l'un des acteurs mit une telle fougue dans son jeu qu'il fit saigner d'un coup de cravache le nez de son partenaire. Celui-ci continua héroïquement sa tirade tout en gardant le nez en l'air pour essayer de retenir le filet de sang qui lui coulait des narines !

Dans le genre comique, les pièces militaires, à défaut de qualité, connurent un succès de fou-rire avec *le Tampon du Capiston*, *le Fantôme du Régiment* et *Fricotard et Chapuzot* honoré de la présence d'une élégante et gracieuse cantinière...

Les Daniel, Le Bris, Gourmelon, Mocaër et Louboutin en étaient les principaux interprètes avec Hervé et Pierre.

D'autre part, sur la même scène du patro, les jeunes filles de Châteaulin, en particulier le groupe actif des Noëlistes, dont le concours fut très précieux pour les œuvres paroissiales, relevaient l'art des Tréteaux avec des pièces de qualité : au *Luthier de Crémone* et à la *Farce du Cuvier* succédaient bientôt *Ces dames au chapeau vert*, *N.-D. de la Mouise*, *l'Ami Fritz*, *les Saints Dormants*, *Gai marions nous* et *ma petite tante chérie* qui resteront parmi les meilleures pièces de l'époque.

Théâtre d'aujourd'hui.

On aurait pu craindre que l'importance prise par le cinéma supprimerait définitivement les séances théâtrales. Il est heureux de constater qu'il n'en est rien.

Les pièces de théâtre ont gardé leur vogue. Une équipe d'excellents acteurs parmi lesquels figurent plusieurs anciens : Pierre, René, Hervé et Georges dont les talents n'ont plus à se révéler tant ils jouent avec naturel et aisance, maintient au théâtre d'amateur ses qualités et sa réputation.

SUR L'ÉCRAN.

Les habitués du patronage assistèrent, dès le début pourrait-on dire, à l'évolution de la projection sur l'écran et au progrès du cinéma.

Aux premiers jours du patro, la lanterne magique attira les foules ravies de voir apparaître sur la toile blanche l'image des choses réelles.

La perfection apportée par les « vues fondantes » puis par les vues mobiles où un truquage ingénieux permettait de faire bouger des parties de la projection, donnait déjà un avant-goût du cinéma.

Au temps du muet.

En 1920, le patronage achetait son premier appareil de cinéma muet et l'on vit alors passer sur l'écran de *Notre Ciné* une série de films tout à fait remarquables et à des prix abordables (les séances de cinéma coûtaient à cette époque 1 fr. 50, 3 fr. en première et 2 fr. en seconde !)

Au *Sac de Rome* et à *Christus* succédaient *Quo Vadis*, *Ben-Hur*, le *Trésor de Kériolet*, *Michel Strogoff*, *Graziella*. Quelques-uns de ces chefs-d'œuvre du muet furent vraiment de l'art cinématographique pur.

Il y eut aussi les célèbres films de *Charlot* et les scènes délicieuses de ce petit prodige : *Jacque Coogan*.

Bien vite on s'aperçut que l'absence de fond musical nuisait à l'atmosphère des films. Des artistes bénévoles vinrent alors, durant les séances, jouer du piano, accompagnés, dans les grandes circonstances de quelques violons.

En Février 1931, un perfectionnement simplifiait ce problème de la sonorisation. La musique de disques, amplifiée par les hauts-parleurs du Pick-up contribuait désormais à créer l'ambiance. Quelquefois, il est vrai, une distraction de l'opérateur faisait jouer une musique légère pendant que, sur l'écran, se déroulait le plus sombre des drames !

Les avatars du parlant.

Le cinéma parlant, révolutionnant toute la technique cinématographique ne tardait pas à avoir ses répercussions à Châteaulin.

C'était la mort du muet. Après beaucoup d'hésitation devant le prix excessif des nouveaux appareils, le patronage voulut pourtant tenter l'expérience et se procura un appareil parlant. L'essai fut malheureux et se solda en fin de compte par un déficit de quelques milliers de francs que de généreux amis s'efforcèrent de combler.

L'abbé Jadé prenant alors à son compte la gérance du cinéma décida de se rabattre plus modestement sur le format réduit. Un *Pathé Rural* fut acheté qui donna jusqu'à la guerre des films de 17 m/m. Mais la sonorisation et surtout la clarté de la vision laissait beaucoup à désirer. Peu à peu le public se désintéressa du cinéma et les frais furent à peine couverts. Et pourtant ce petit appareil nous permit de voir passer sur l'écran un certain nombre de beaux films : *Chevaliers de la Montagne*, *la Tragédie de la Mine*, *Maria Chapdelaine*, *Don Quichotte* aussi bien que les films si émouvants d'un jeune acteur prodigieux : Robert Lynen : *Poils de Carotte* et *le Petit Roi*. Enfin, les chefs-d'œuvre littéraires : *Les Misérables* et même *Le Rêve de Zola*.

A la recherche de la perfection.

L'interruption provoquée par la guerre devait fort heureusement faire disparaître le format réduit.

En 1946, le directeur actuel du patronage comprit que seul le *standard* équipé des plus modernes perfectionnements était susceptible d'attirer un public régulier. Malgré d'innombrables difficultés il se lança hardiment et, avec l'appui de généreux mécènes et d'amis dévoués qui prêtèrent les fonds nécessaires, il acheta un appareil standard équipé avec les derniers perfectionnements.

Comme sonorisation aussi bien que comme vision, la salle du patronage peut, aujourd'hui, rivaliser avec les meilleurs écrans de France.

Aussi tout en gardant un public régulier d'amis fidèles du patro, cette salle de cinéma reçoit maintenant de nombreuses personnes attirées par la qualité des films et le confort, relatif, qu'elles y trouvent.

Les plus beaux films du monde y furent donnés devant une foule de spectateurs qui se pressaient pour les admirer : *Le Livre de la Jungle*, *Trente secondes sur Tokio*, *Mme Miniver*, *Au revoir Mr. Schipps*, *J'avais cinq Fils*, *La cage aux Rossignols*, *Mme Curie*, *Les Clefs du Royaume*, *Le Père Tranquille*, sans compter de nombreux documentaires de qualité.

LES KERMESSES.

Le 19 juillet 1925, l'une des prairies du Vieux-Bourg voyait se dérouler la première kermesse de Châteaulin, avec ce titre, un peu prétentieux peut-être, de *Grand Pardon de l'Aulne*.

Cette initiative, due à Mlle Mary Le Doaré et aux Noël-listes, devait, d'après certains mauvais augures, être vouée à un échec lamentable. En fait, le dévouement des jeunes filles et l'aide apportée par quelques dames de Quimper en firent un véritable succès. Toutes les œuvres de la paroisse reçurent, la fête terminée, des dons plus ou moins importants. Après deux ou trois années au Vieux-Bourg, les kermesses émigrèrent un an ou deux sur le champ de bataille : on continuait la tradition avec en plus... de la poussière, dans un espace trop étroit !

Banine devint par la suite le lieu habituel des kermesses.

L'annonce de cette fête, la veille parfois et au début de l'après-midi, fut l'occasion de magnifiques défilés de chars, véritables cavalcades où tous rivalisaient de zèle pour inventer les motifs les plus inédits et les plus originaux. (2)

Le triomphe du genre fut certainement le fameux *cygne* dont Mme Henri Balay avait pris l'initiative audacieuse.

(2) Il eut fallu sans doute quelques pages pour noter aussi la participation des patronnés aux différentes fêtes locales, où ils se firent remarquer tels par exemple Hervé et Pierre, un jour de cavalcade, défilant triomphalement sur le char de Ben-Hur à travers les rues de Châteaulin jusqu'au moment où, le timon du char venant à casser, nos deux intrépides légionnaires romains s'affalèrent, de leur long, sur la voie... triomphale ! Le malheur réparé, ils reprirent aussi dignement leur place dans le défilé.

Avec quelle patience fut découpé ce rouleau entier de papier à cigarette dont tous les morceaux découpés et collés un par un, devaient former le duvet du grand cygne blanc !

Le jour de la kermesse, après avoir circulé majestueusement à travers les rues de Châteaulin, il figura, sur le terrain de Banine, comme le plus bel ornement de la fête.

Ce beau cygne qui avait fait le triomphe de la kermesse de 1932 élégamment nommée *Banine en fleurs*, devait revivre deux ans plus tard pour la kermesse de *Banine nautique* remarquablement arrosé, comme il se devait pour justifier son titre. Les bateaux décorés qui défilaient sur l'eau avaient vraiment piteuse mine sous la pluie, et le pauvre cygne avec ses grandes ailes immobilisées et détrempées, s'en allait tristement, le lendemain, à la dérive... vers le déversoir !

Entre temps, en 1933 s'était déroulé *Banine enchanteur* la kermesse des contes de fées où un ogre magnifique fraternisait avec de petits poucets à peine effarouchés.

Tout cela était magnifique, mais peu pratique finalement. Heureusement des comptoirs bien montés tenus par les amis dévoués du patro ou par les patronnés eux-mêmes, permettaient d'atteindre un résultat financier plus substantiel.

Les comptoirs nombreux et variés attiraient de nombreux amateurs : le buffet-glace où l'on vous accueillait si aimablement, la crêperie qui vous fournissait tant de bonnes choses si bien présentées, la loterie-nougat et la confiserie si bien achalandée, les jouets, les jeux, le bazar, le lapinodrome, les anneaux, les bougies mais surtout le fameux *Coucou* dont l'activité considérable mettait en branle, les jours précédant la kermesse aussi bien que le jour même de la fête, de nombreuses personnes.

A *Banine en liesse* qui célébrait en 1935 les noces d'argent du patronage de la rue de la Plaine, succédaient en 1936 *Banine ensoleillé* et en 1937 *Banine jeune France* où les comptoirs s'ornaient des élégants costumes de nos provinces françaises.

Enfin à la veille de la guerre, une dernière kermesse clôturait le 1^{er} juillet 1939 cette brillante période : *la kermesse des vieilles chansons françaises* allait faire revivre les charmantes chansons enfantines. Hélas ! quelques semaines plus tard le « Joli tambour s'en revenant de guerre » repartait sous l'uniforme kaki pour d'autres tragiques aventures. Mais peut-être avait-il gardé « à sa bouche une rose », en souvenir des heures délicieuses de Banine.

COLONIES DE VACANCES.

Le souci de grouper durant les longs mois de vacances les jeunes patronnés réduits à errer tristement sur les quais de la ville, par les brûlantes journées d'été, avait toujours préoccupé l'abbé Jadé.

Lanvéoc.

Ce fut en 1934 que le directeur du patronage réussit à mettre sur pied cette organisation des colonies de vacances grâce à laquelle, cette année-là, une quarantaine de patronnés jouiraient de vacances saines et joyeuses. Après avoir envisagé un petit fortin près de Crozon, il fut décidé de louer le vieux fort déclassé de Lanvéoc. Mais afin de faciliter les questions de ravitaillement et d'organisation matérielle, les patronages de Pleyben et Châteaulin décidaient de grouper leurs garçons pour ces premières colonies.

Que d'aventures auraient sans doute à raconter les jeunes qui eurent le privilège d'habiter les vieilles casemates, de manger les grandes tartines pleines de confiture, de taquiner l'âne Fanoche que l'abbé Belbéoc'h, de Pleyben, avait réquisitionné pour le service de la colo, enfin d'assister dans l'une de ces catacombes aux messes recueillies du matin.

Mais le centre d'intérêt restait malgré tout, pour les gosses, en plus des grandes promenades, des jeux de prise de foulards et des bains, les fameux *Six jours de la colo*. Ces courses, aux péripéties variées, se disputaient, avec acharnement pendant six jours, entre les vedettes sportives en herbe.

Telgruc.

En 1937 la base aéro-navale s'établissant à Poulmic réclamait le vieux fort de Lanvéoc et la colonie se vit contrainte de déménager. Heureusement une usine désaffectée de Telgruc lui ouvrit toutes grandes ses portes, et la vie joyeuse des colons reprit à nouveau, avec les plaisirs d'une mer plus agitée, d'un sable plus fin et d'une côte plus déchiquetée, favorable à de grands jeux passionnants.

Comme à Lanvéoc les tournois des « Six jours » continuèrent à passionner les jeunes avec autant d'acharnement.

L'on revit aussi la bonne figure souriante de Miss qui, avec Bastien et Pierre Blouët à Lanvéoc :

(Pierre Blouët dont Fanoche est la « copine », disait la chanson) formaient déjà l'équipe des dévoués serviteurs de

la colo chargée en matériel, permettant ainsi aux moniteurs et surveillants séminaristes : l'abbé Morvan, l'abbé Yves Garo, l'abbé Le Guérec, Fanch Férec et ce pauvre Fanch Trétout qu'une rafale de mitrailleuse allait abattre, par vengeance au lendemain de la libération, de s'occuper davantage des équipes de gosses.

Avec l'abbé Lescop, adjoint au directeur, ces moniteurs apportaient une aide précieuse au « grand patron » de la colonie souvent débordé par des problèmes de ravitaillement difficiles à résoudre pour ce groupe des soixante colons de Telgruc. Hélas, pour la dernière fois, en cette fin Août 1939, assombrie par le cauchemar de la guerre, allait se chanter, sur les dunes de cette plage, la vieille chanson de la colo :

De Châteaulin voici la colonie
Coquelicots turbulents mais bons cœurs
Nous voulons, les vacances finies
Retourner mieux portants et meilleurs

Esquibien.

Pendant l'occupation et aussitôt la libération, l'abbé Moysan organisa avec les tout jeunes patronnés un patronage de vacances à Châteaulin. Mais dès 1947 l'abbé Péron pouvait enfin remettre sur pied une nouvelle colonie dans les bâtiments de l'école libre d'Esquibien.

Cette nouvelle période sera aussi féconde en aventures et en résultats que les premières, si l'on en juge du moins par les échos qui nous sont parvenus. Rien n'y a manqué ni excursion réelle à la Pointe-du-Raz, ni excursion... imaginaire à l'Île-de-Sein, ni bains, ni grands jeux, ni tournois ; et, pour corser le tout, une terrible histoire de cambriolage avec enlèvement et intervention de vrais gendarmes. Après de longues heures d'émotion on finissait par s'apercevoir que c'était tout simplement un jeu bien monté par notre ami Henri Manis !

III. — En pleine vie

INTIMITÉ.

Nous venons d'évoquer rapidement un certain nombre d'activités du patronage de Châteaulin et pourtant nous avons à peine pénétré la vie intime du patro.

N'est-il pas indiscret de surprendre quelques aspects de cette vie intérieure de l'œuvre dont le souvenir demeure le plus doux pour ceux qui ont vécu ces heures d'intimité. ?

Faut-il parler de ces fêtes recueillies qui réunissaient les patronnés le jour de la fête de Jeanne d'Arc autour des directeurs qui furent successivement après la guerre de 14 :

L'abbé Le Corre 1919 - 1925
L'abbé Le Gall 1925 - 1927
L'abbé Le Gac 1927 - 1929
L'abbé Jadé 1929 - 1941
L'abbé Moysan 1941 - 1944
L'abbé Péron 1944 - ...

Faut-il rappeler cette communauté de vie religieuse des plus grands patronnés : les retraites qui leur furent données par des prédicateurs avertis, les messes de communion les jours de grande fête, les veillées et les prières pour les membres de défunts ?

Pourrait-on ne pas mentionner aussi ces messes de minuit précédées d'un joyeux réveillon et ces veilles de Saint-Jean où, après le grand feu de joie à Banine, se chantait la prière du soir ?

Et quels acteurs ne se souviennent encore des soirées de représentations théâtrales quand, la séance terminée, le directeur heureux de l'effort accompli, débouchait quelques bonnes bouteilles en félicitant les acteurs du succès de leur pièce ?

On pourrait aussi rappeler le souvenir de ces banquets d'anciens qui réunissaient, le jour de la fête de Jeanne d'Arc, autour d'une même table, anciens et amis du patro, dans une atmosphère de grande cordialité et de bonne amitié.

Et peut-être devrait-on parler également des grandes promenades ou des excursions familiales, aux vacances d'été, quand les anciens se réunissaient aux jeunes pour, tantôt descendre l'Odette en vedette, tantôt visiter la Pointe-du-Raz, partir à l'Île-de-Sein, visiter Brest et Plougastel-Daoulas, excursionner à l'Île-de-Batz et à Saint-Pol-de-Léon et même s'aventurer, à l'autre bout de la Bretagne, sur les plages de Dinard, de Saint-Malo, jusqu'à la merveille du Mont Saint-Michel.

Et il faudrait encore mentionner le dévouement de ces présidents du patronage qui se sont succédés à la tête de l'œuvre

A M. René Gentric et à M. Raison du Cleuziou, si entièrement dévoués au service du patronage, succédait bientôt M. Jean Le Doaré père ; grâce à lui, Banine pouvait être acquis dès 1930.

Mais les jeunes du cercle avaient aussi leurs présidents. A Emile Morvan succédait en 1929 Guillaume Le Page, puis Jean Morvan, Pierre Daniel, Hervé Le Borgne et Pierre Divers.

Et il ne faudrait pas oublier les dévoués moniteurs de l'œuvre. Michel Perrot, Aimé Corcuff, Jules Pichon nous ont quittés trop tôt hélas. Louis Hascoët, l'un des plus anciens, devait demeurer toujours fidèle au poste à la tête de la clique. Une juste récompense venait en 1937, couronner son dévouement. Dans une cérémonie toute intime mais bien émouvante l'abbé Jadé lui remettait cette année-là la médaille de vermeil de la F.G.S.P.F.

Le jour de la fête du directeur, tous ces amis dévoués se réunissaient avec les patronnés pour lui offrir leur vœux et l'on vit un jour l'un des jeunes présidents, très ému et embarrassé à la fois par son discours et par le cadeau qu'il devait offrir, se décider brusquement à tendre l'un et l'autre au directeur tout souriant et... non moins ému de ce témoignage de sympathie.

HEURES GRAVES.

Hélas ! à ces heures de joie et d'allégresse devaient succéder des heures douloureuses quand, à l'appel du tocsin, à deux reprises, la première fois en 1914 et une deuxième fois en 1939, tous les aînés devaient abandonner l'œuvre aimée pour se battre au service de la patrie. Et quand le patronage, après la tourmente ouvrait à nouveau ses portes, des noms manquaient à l'appel.

Heures pénibles aussi quand on vit, en cette nuit du 30 décembre 1937, un violent incendie anéantir, en quelques instants, ces vieux bâtiments, objet de tant de soins et d'efforts.

Heures combien douloureuses enfin quand, peu de temps après que les bâtiments venaient d'être reconstruits, se déclanchait brutalement « l'affaire de l'abbé Jadé ». Les amis du patronage se resserrèrent alors plus fortement autour du patro et continuent à témoigner, au directeur si éprouvé, toute leur foi et leur confiance. Lui aussi gardait confiance et il écrivait aux derniers jours de cette terrible épreuve :

« Je demande au Bon Dieu qui permet cette humiliation de me donner la force de la subir pour le cher patronage de Châteaulin auquel je resté plus que jamais attaché... »

Aussi la joie éclate, bien grande pour tous, quand, le 27 avril 1939, l'abbé Jadé pouvait désormais reprendre sa tâche, la tête haute.

Quelques jours plus tard, les paroissiens feront à leur vicaire, si durement éprouvé, un accueil chaleureux, et lui remettent, avec un grand crucifix, le nouveau drapeau du patronage magnifiquement brodé.

La tourmente était passée et l'œuvre continuait mieux que jamais. Animé d'un même idéal, groupé dans la même fraternité chrétienne au service du Christ, on pouvait repartir plus joyeusement sur les routes de la vie.

L'ESPRIT ET LE CŒUR.

Malgré ces vicissitudes et ces difficultés, l'œuvre s'est maintenue et peut fêter aujourd'hui, dans l'allégresse, ses cinquante ans d'existence.

Quand on considère le passé, et qu'autour de soi, on observe tant d'autres groupements qui, formés brillamment un jour, ont succombé le lendemain, en butant sur le premier obstacle venu, on peut penser, sans trop de présomption qu'une œuvre, après cinquante années d'existence bien remplies est capable de regarder l'avenir avec confiance.

Cet avenir sera sans doute différent du présent comme le présent diffère du passé. Œuvre vivante le patronage a évolué et s'est adapté aux circonstances : certains aspects de l'œuvre ont disparu, d'autres se sont formés.

Du vieux patronage de jadis, si fier de ses *cercles d'étude*, de sa *section théâtrale*, surtout de sa brillante *musique Sainte-Cécile*, aux multiples œuvres d'aujourd'hui : *J.O.C.*, *J.A.C.*, *scoutisme*, *sections de foot-ball*, de *gymnastique*, de *théâtre*, *colonies de vacances*, la différence est moins grande qu'on pourrait l'imaginer. Evoluant avec le temps, s'adaptant aux exigences de l'époque, à la mentalité du siècle nouveau, l'œuvre a pourtant gardé le même esprit de *chrétiens unis dans la charité* et ses buts sont toujours les mêmes : *faire des hommes qui soient en même temps d'excellents catholiques*.

Mais à notre époque troublée, désaxée, désorganisée, cette tâche est rendue plus difficile. Plus que jamais l'œuvre a besoin, autour d'elle, de ces dévouements qui ne lui

ont jamais manqué dans le passé. C'est un des mérites du patronage d'avoir su grouper tant de bonnes volontés et de générosités.

Peut-être eût-il fallu nommer ici toutes ces personnes qui se sont dépensées sans compter au service du patronage (et je pense en particulier à Mme M., Mlle C., Mme B., Mlle J., et toutes celles qui se sont prodiguées pour les kermesses, les fêtes et les services) car c'est grâce à ces dévouements humbles et désintéressés, mais combien précieux pourtant, que l'œuvre est demeurée aussi vivante et aussi active malgré les changements de directeurs.

LE CINQUANTENAIRE.

La fête du cinquantenaire devait être pour toutes ces personnes si dévouées à l'œuvre, une occasion de se regrouper, avec les anciens, autour des jeunes patronnés d'aujourd'hui. Ce 9 Mai 1948, jour de la fête de Jeanne d'Arc allait être ainsi la fête du souvenir et de l'amitié.

Le souvenir.

Le matin même de ce jour, la messe de la grande Sainte nationale, à laquelle assistaient le Sous-Préfet et de nombreuses personnalités, permettait déjà d'évoquer bien des souvenirs en cette église paroissiale de Saint-Idunet.

M. le chanoine Boulic, l'un des plus anciens directeurs de l'œuvre, chantait la grand-messe solennelle, devant une foule recueillie répondant avec foi et ferveur aux chants liturgiques de la chorale.

Ce ne fut pas sans émotion que l'on vit l'abbé Jadé monter en chaire. De sa voix chaude et prenante, comme jadis, il évoqua, devant une assistance attentive, l'ardente figure de cette héroïne nationale que le patronage avait choisi pour patronne. Il mettait en relief toute la grandeur de cette vie faite d'obéissance et de soumission, jusqu'au sacrifice suprême pour Dieu et la Patrie.

La Patrie, ses morts ne seraient pas non plus oubliés car, l'office terminé, la foule se rassemblait autour du monument qui, depuis peu venait de subir d'heureuses transformations.

Encadrant le monument aux morts, les cinquante coquelicots, les scouts, les guides de France, les jocistes, les jacistes et tous les jeunes patronnés chantent alors l'absoute et le *De Profundis*.

Au patronage se pressent maintenant les patronnés et leurs amis. M. le Curé de Châteaulin bénit la plaque de

marbre où sont gravés les noms des aînés du patronage, tombés pour la défense de la patrie.

Dans la salle de spectacle se déroule ensuite une brève et émouvante cérémonie : la remise à *Louis Ferlay* qui, depuis plus de 15 ans, se dépense au service des Coquelicots, de la médaille d'argent offerte par la Ligue de foot-ball de l'Ouest.

M. l'abbé Péron, directeur du patronage, trace alors un rapide aperçu de l'évolution du patronage. Dans ces nouveaux bâtiments que l'abbé Jadé concevait comme *la maison de tous les jeunes* il fallait nous dit-il « que les jeunes puissent s'orienter vers les mouvements spécialisés : JOC, JAC, Scoutisme. Le patronage deviendrait ainsi l'une des activités de ces mouvements. » Foot-ball, athlétisme, musique, théâtre, colonies de vacances, en sont autant d'aspects différents.

Une belle *exposition*, présentée dans les salles du premier étage, permet d'évoquer ce que furent ces activités durant les cinquante années de patronage :

Un « regard sur le passé » nous met d'abord dans l'ambiance du vieux Châteaulin, avec ses sportifs 1900. Puis voici, illustrés de nombreuses photos, la musique, les sports, les différents concours où se distinguèrent les Coquelicots. Quelques-unes des nombreuses médailles remportées comme prix sont exposées là. Voici les manifestations théâtrales avec leurs vieux programmes vénérables et leurs affiches (l'une d'elle datant de 1943 porte l'autorisation de la « Propaganda Staffel » !)

De nombreuses et intéressantes photographies font revivre les grandes kermesses, leurs chars fleuris, leurs défilés et le fameux cygne (le signe... des temps heureux !) La colo n'est pas la moins illustrée, mais à côté des photos nous apercevons les extraits du journal de la colonie et... la fameuse cloche de bronze.

Les heures douloureuses sont évoquées par les photos du patronage en ruine : l'incendie a passé par là. Une preuve tangible nous en est donnée par un coffre de fer noirci et tordu ; c'est tout ce qui restait de la trésorerie du patro avec un peu de cendre noire à l'intérieur : les billets de banque !

Nous admirons le plan du nouveau patronage, nous revoyons, non sans émotion, le retour de l'abbé Jadé et nous retrouvons la vie intime de l'œuvre avec ses petits bulletins de liaison : le vieil *Echo du patronage Jeanne-d'Arc*, le *bulletin paroissial* et enfin le célèbre *Coquelicot* sous ses divers formats. Des photos de groupes, de promenades et de fêtes terminent cette rétrospective.

Mais laissons-là ces souvenirs du temps passé et reprenons notre place dans le cortège, qui se reforme maintenant devant le patro, pour se rendre au cimetière.

Ne faut-il pas en effet associer à cette fête ceux qui furent les fondateurs et les premiers pionniers de l'œuvre ?

Ils nous ont quittés, mais leur œuvre demeure. Une gerbe est déposée sur la tombe de René Gentric et, dans nos prières nous associons à son nom, les noms de tous les anciens disparus.

Ce pieux devoir accompli, le défilé reprend en direction de l'école des Frères où doit se tenir le banquet.

Depuis longtemps les rues de Châteaulin n'avaient pas autant vibré au son joyeux des fanfares et des tambours. Entraînés par les airs de marche, les jeunes coquelicots pimpants et frais, le béret rouge fièrement posé sur la tête, défilent avec une allure martiale suivis des scouts de Châteaulin, non moins dignes, et d'un grand nombre d'anciens patronnés aussi fiers de se retrouver, unis, comme jadis, en groupe d'amitié.

L'amitié.

Mais autour des tables du banquet cette amitié allait se renouer encore davantage. Malgré les difficultés de l'heure, un menu remarquable, dû en grande partie aux efforts de Mme Moré, servirait, si nécessaire était, de catalyseur !

Depuis la langouste printannière jusqu'à la crème Chantilly et au moka, tant de bonnes choses allaient défilier et... disparaître, dignement arrosées de vins et de... discours, qu'on ne s'apercevrait même pas du bourdonnement perpétuel des 400 convives dont le diapason allait monter de plus en plus.

Parfois pourtant, des chants arrivaient à émerger de cette mer de bruit quand la voix puissante d'un René Le Baut, la voix chaude de Georges Kérisit, la voix ancienne de Mignon s'imposaient ou encore Louis Hascoët avec sa chanson du sonneur, le recteur de Bikini avec ses histoires de Saint-Coulitz et enfin le président Jean-Marie Perrot dont la voix vibrante s'adapte aussi bien aux chansons de vin (... par lui on voit la vie en rose. o se !) qu'au célèbre Minuit Chrétien.

Les toasts et discours de circonstance allaient enfin éveiller nombre de souvenirs et provoquer bien des émotions.

L'abbé Péron heureux de voir les amis du patronage se joindre aux anciens, exprime les regrets de l'abbé Jézégou, l'abbé Le Gall, M. du Cleuziou et M. Eugène Corgne.

L'abbé Jadé ne peut cacher son émotion et sa reconnaissance pour ces amis fidèles du patro qui lui ont toujours gardé leur confiance.

Jean-Marie Perrot qui vient dit-il d'être « bombardé président au bénéfice de l'âge », montre que la tradition se maintient.

Jean Morvan évoque ses souvenirs du temps où l'on commençait à souffler dans les trompettes pour participer au concours de Rosporden, encore habillé en... vulgaire « pékin » ! Robert Le Noach lui succède puis l'abbé Corre rappelle aussi le souvenir des meilleurs serviteurs du patro : les Perrot, Hascoët, Daniélou, Milin père.

L'abbé Boulc dit sa joie de retrouver ses chers anciens et, avec le Chanoine Goasguen, M. le Curé se réjouit lui aussi d'assister à une si belle fête.

Une soirée familiale devait faire revivre en projection quelques vieux souvenirs et cette belle journée se clôturait par le chant des adieux : *Ce n'est qu'un au revoir mes frères !*

En matière de conclusion.

Nous avons essayé, en consultant quelques archives, en rassemblant des souvenirs personnels, en interrogeant les anciens de donner un large aperçu de cinquante années de l'existence du patronage. Nous avons pourtant l'impression de n'avoir pas dit grand'chose et d'avoir surtout oublié bien des noms et des détails intéressants : de nombreux documents, qu'il eût fallu consulter, ont disparu dans l'incendie.

Nous pensons que ces quelques notes rapides rappelleront pourtant l'activité intense d'une œuvre, la vie profonde et les travaux féconds du patronage de Châteaulin de 1898 à 1948.

Et nous pourrions, aujourd'hui, redire aux jeunes patronnés, comme en 1933, à la veille du grand concours de gymnastique :

« Coquelicots joyeux qui arborez si fièrement votre joli béret couleur de pourpre comme la fleur champêtre dont vous portez le nom, derrière vous s'étend un passé riche de souvenirs dont vous avez le droit d'être fiers.

Mais aujourd'hui, pour vous aider, les sympathies se groupent aussi nombreuses et, devant vous, la route s'ouvre toute large vers un avenir plein d'espoir...

Suivez-là hardiment !

J. D. Châteaulin, le 10 Mai 1948.

